

Enchanté, moi, c'est Flo

Je suis en plein tournage, au milieu d'un salon où règne une chaleur étouffante. Il y a une vingtaine de figurants autour de moi. Ils m'observent tous sans rien dire. Je transpire tellement que le maquillage sur mon visage se détache. Il est censé donner l'impression que j'ai subi une réaction allergique aux cacahuètes mais il est clairement bâclé. Ma veste de costume bleu ciel camoufle des immenses auréoles sous mes aisselles. J'incarne un homme qui se réveille à son propre enterrement, heureusement c'est supposé être une scène comique, pas un film d'horreur à petit budget. Mon caméraman me regarde et me lance :

— Action !

— OK, je... je...

J'essaye de donner ma réplique mais aucun mot ne sort de ma bouche. J'ai l'impression qu'une main invisible, posée sur mes lèvres, m'empêche de parler. J'essaye de faire un pas en arrière sauf que je perds l'équilibre, comme si instantanément j'étais devenu ivre sans avoir bu une goutte d'alcool. Je ferme les yeux. Je veux fuir cette pièce, fuir le plus loin possible. Je sens mon corps partir en arrière et je m'écroule au sol sur le carrelage froid. C'est une légère crise d'épilepsie. Tout le monde se précipite sur moi et quelqu'un m'aide à m'asseoir pendant qu'une personne m'apporte un verre d'eau. J'essaye de me redresser mais ils insistent pour que je reste par terre. Moi, la seule chose qui me préoccupe, c'est qu'on va prendre un retard irrécupérable sur ce tournage si je ne me relève pas. Je les rassure comme je peux en leur disant que je vais bien, mais entre nous c'est faux, je ne vais pas bien. Mais il est hors de question que je laisse ma maladie, ma tumeur cérébrale, m'empêcher d'accomplir mes rêves. Je suis vidéaste et je souhaite devenir acteur.

Je croise le regard d'une jeune figurante de 12 ans. Elle semble terrifiée, du moins c'est ce que je ressens. Elle s'attendait sûrement à rencontrer Le Parfait Inconnu, un youtubeur drôle et farfelu, comme on peut le voir dans ses vidéos, certainement pas l'homme affaibli qui est en face d'elle. À ce moment-là, une révolte monte en moi : je refuse de m'incliner. Je me relève d'un bond en leur disant, tel un chef

d'orchestre, que tout le monde doit se remettre à sa place. Mon caméraman tente de m'expliquer que ça serait préférable que je reste encore un peu au sol. Mais je lui coupe la parole :

— Action !

Quand on me demande de me présenter, je ne sais jamais par où commencer. Même si j'ai bien conscience que ça peut mettre mal à l'aise la personne en face de moi, la première chose qui me vient naturellement à l'esprit est l'année 2016. C'est l'année où je me suis trouvé un but dans la vie. C'est l'année où j'ai découvert ma tumeur et où, grâce à elle, j'ai tenté quelque chose que je n'avais jamais osé faire et qui pourtant était inconsciemment ancré au fond de moi depuis des années : réaliser des vidéos humoristiques. C'est elle, aujourd'hui, qui me définit le mieux. Mais cette passion est justement née quand on m'a annoncé que le temps qu'il me restait à vivre était sans doute plus court que ce que je pensais. Les répercussions, à la fois positives et négatives, de cet événement ont eu une telle ampleur dans ma vie que j'en oublierais presque qui j'étais avant.

Ma maladie et ma passion sont liées dans mon esprit parce qu'elles sont apparues en même temps, elles sont indissociables. Je ne peux le nier, ma maladie m'empêche souvent de faire mes vidéos comme je le souhaiterais, elle m'épuise, elle me handicape,

elle me met souvent des barrières... Mais sans elle, je n'en aurais probablement jamais publié aucune. Sans elle, je pense que je serais resté inconnu – je ne serais jamais devenu Le Parfait Inconnu.

La plupart des gens me connaissent sous ce pseudonyme, il est vrai que je leur dévoile peu ma vraie personnalité. Je n'ai rien de spécial à cacher, ça n'a seulement jamais été un réflexe pour moi de raconter ma vie privée sur les réseaux sociaux. En réalité, je m'appelle Florent Speroni et je suis né le 26 juillet 1988 à Nancy. J'ai un petit frère, Vincent, qui a cinq ans de moins que moi. Avec le temps, on a interverti les rôles. Il est devenu posé et protecteur avec moi. Il s'est acheté une voiture, une maison, un chien et il s'est même marié alors que moi, je n'ai rien construit en ce sens. À l'école primaire, j'adorais dessiner, je gribouillais des personnages sur tous mes cahiers et je leur inventais à tous des histoires plus rocambolesques les unes que les autres. Mon rêve était de devenir auteur de bandes dessinées, malheureusement il s'est éteint quand ma demande pour rejoindre l'unique classe artistique de seconde de Nancy n'a pas été retenue. J'ai pris ce refus comme un échec, j'ai donc arrêté de dessiner presque du jour au lendemain, parce que j'avais pris conscience que je ne pourrais pas en faire mon métier. J'étais résigné à abandonner mon rêve de gosse. La seule fois où j'ai tenté de me rapprocher du monde artistique, avant les vidéos, c'était en créant un Skyblog en 2005. J'y postais, non

pas des photos de ma vraie vie, mais des photomontages avec mon visage. J'avais inventé l'histoire d'un personnage qui était acteur et qui écrivait des vannes.

Ce blog avait alors été élu, à ma grande surprise, Skyblog Star sur la page centrale de ce site. Je recevais jusqu'à 500 commentaires par jour. Un succès aussi fulgurant qu'éphémère, car cette gratification n'a duré qu'une semaine.

À l'adolescence, j'étais beaucoup trop timide, c'était l'un de mes principaux traits de caractère. Je me revois encore croiser une fille du lycée qui me plaisait lors d'une balade avec mes parents dans un parc. Je voulais simplement lui dire bonjour, mais j'ai perdu instantanément tous mes moyens. Je n'ai réussi qu'à bégayer des mots incompréhensibles et à devenir tout rouge. Mon cœur battait tellement vite et tellement fort que j'étais persuadé que tout le monde dans le parc pouvait l'entendre. Elle a esquivé mon long silence et mon malaise en me disant qu'on se reverrait au lycée.

Après coup, dans la voiture, j'étais frustré, j'avais honte, je râlais tout seul, je m'en voulais terriblement de n'avoir aucune confiance en moi. Ma mère tentait de me rassurer en me répétant que cette timidité disparaîtrait avec le temps mais je ne la croyais pas, j'étais persuadé que cette faiblesse me collerait à la peau toute ma vie. Heureusement pour moi, j'ai eu un déclic lors de ma première année de fac d'économie

et j'ai commencé à me lancer des défis simples pour affronter ma timidité. J'ai par exemple osé aller aborder une fille de ma promo, en plein milieu d'un groupe de personnes, pour lui proposer qu'on aille boire un verre ensemble.

Plutôt que de bégayer et de perdre tous mes moyens, je me suis conditionné, j'ai interprété face à elle un personnage drôle, sûr de lui, charismatique. Après ça, dès que ma timidité voulait prendre le dessus, je mentais à mon inconscient en lui faisant croire que j'étais un acteur et que ma vie n'était finalement qu'un long film sans fin. En quelques années, à force de me mentir à moi-même, j'ai fini par y croire et ma timidité a totalement disparu. Aujourd'hui, je ne sais même plus ce qu'on est censé ressentir quand on rougit.

Je suis entré à l'IUT de Nancy, en filière de gestion des entreprises et des administrations. En parallèle, j'ai aussi fait pas mal de petits jobs, notamment en boîte de nuit les week-ends. À la fin de mon bac + 2, je me suis pris une année sabbatique plus ou moins forcée. J'avais en effet réussi le concours de l'Institut d'administration des entreprises mais j'avais malheureusement oublié de m'inscrire à l'école. *No joke*, j'étais persuadé que de m'inscrire au concours m'inscrivait automatiquement à l'école. Ce genre d'oubli improbable est représentatif de la tête en l'air que je suis toujours à l'heure actuelle. Alors, sur un coup de tête, je suis parti vivre à Londres.

Je pensais être bon en anglais, j'ai vite déchanté en arrivant là-bas : je me suis pris une sacrée gifle, je ne comprenais qu'un mot sur cinq. Je n'avais aucun repère. Même dans un lieu comme McDonald's, dans lequel je pensais maîtriser l'intégralité du vocabulaire nécessaire, je perdais mes moyens à la caisse quand on me répétait en boucle « *eat in or take away ?* » et que je répondais « *no thanks* » car j'ignorais totalement ce que ça voulait dire, tandis que les personnes derrière moi commençaient à s'impatienter.

J'ai tout de même pris mon courage à deux mains en allant distribuer mon CV dans tous les magasins d'un centre commercial et le lendemain, à 8 heures, j'ai été réveillé par un coup fil de la boutique Hugo Boss. Je ne comprenais pas grand-chose mais je n'osais pas faire répéter chaque phrase à la responsable au téléphone, surtout quand j'ai compris qu'elle me proposait un entretien d'embauche à peine une heure plus tard. Je suis arrivé en courant, je lui ai présenté mes excuses pour mes vingt minutes de retard et elle m'a répondu qu'on avait rendez-vous « *tomorrow, not today* ». Inutile de préciser que ce fut l'entretien d'embauche le plus rapide de ma vie. Heureusement qu'un de mes cousins habitait à Londres depuis quelques mois, c'est d'ailleurs lui qui m'a aidé à obtenir un poste chez Prêt-à-Manger pour travailler en cuisine.

Je n'avais pas besoin d'être bilingue, juste de préparer proprement des sandwiches le plus rapidement possible. À la fin de chaque service, on devait

calculer notre moyenne de sandwiches réalisés par heure. Chaque jour, je voulais être meilleur que la veille, chaque jour était un nouveau défi, je n'avais pas besoin de plus pour me motiver. J'adore me lancer des défis, ça donne du sens à mes activités, c'est ma source de motivation. C'est l'un des seuls jobs de ma vie où je trouvais que le temps passait beaucoup trop vite et où j'étais capable de dire « Merde, il ne me reste plus que deux heures pour tout finir ». Les six mois que j'ai passés dans cette grande ville m'ont marqué à tout jamais. C'était la première fois que je quittais mon cocon familial, que je sortais de ma zone de confort. La première fois que je devais me débrouiller seul et que j'ai pu me faire pas mal de potes de nationalités différentes. Je n'y suis resté que six mois, j'ai pourtant l'impression que mon séjour a duré des années tellement j'ai de souvenirs ancrés.

En revenant en France, plutôt que d'intégrer l'IAE, je me suis inscrit à l'école de commerce de Reims. À vrai dire, j'étais mitigé à l'idée de faire une école de commerce. Une part de moi se disait que, presque 10 000 euros par an, c'était très cher et qu'en plus les connaissances qu'on allait me présenter en cours, j'aurais pu les apprendre tout seul en squattant dans une bibliothèque. Et une autre part de moi se disait que c'était le prix à payer pour m'acheter une ligne dans mon CV, une carte de visite pour l'avenir dans le monde marketing ou financier.

Mais je n'étais pas dupe, je levais les yeux au ciel à chaque fois que j'entendais un prof nous dire que ce diplôme nous assurerait un bon salaire dès notre premier job. À peine 21 ans et j'étais déjà aussi ronchon qu'un petit vieux ! J'allais rarement aux soirées étudiantes, je n'avais pas compris que les gens s'y rendaient avant tout pour travailler leur réseau social car ça deviendrait avec le temps leur réseau professionnel. Moi, je voulais simplement avoir des bonnes notes, pas devenir le blond musclé qui porte une veste de football américain et qui est pote avec tout le monde dans son bahut. J'étais ce qu'on appelle, dans le jargon étudiant, un « *nobody* ». Je trouve que ça va bien avec le surnom que je me suis choisi des années plus tard. En deuxième année, j'ai trouvé une alternance au bon moment : ingénieur achat dans une entreprise scientifique. Il était temps, mon compte bancaire commençait à faire la gueule !

Je n'ai jamais compris pourquoi il y avait si peu d'étudiants qui cherchaient une alternance. L'entreprise nous paye l'école, elle nous rémunère tous les mois, même ceux qu'on passe en cours, et ça nous fait de l'expérience avant même qu'on arrive sur le marché du travail. La seule réponse que j'ai trouvée c'est qu'on a moins besoin de ces avantages lorsque notre famille peut nous payer nos frais de scolarité. Est-ce que devenir acheteur était mon objectif professionnel ? Pas spécialement à vrai dire. C'était l'aboutissement de plusieurs décisions prises indépendamment

les unes des autres car il fallait à chaque fois que je fasse un choix. Florent, tu fais un bac L, S, ou ES ? Florent, tu vas sur le marché du travail après le lycée ou tu fais une licence, voire un master ? Florent, tu choisis quelle société pour ton alternance ?

J'avais besoin d'argent, donc j'ai accepté la première société qui m'a dit oui. J'avais fait deux entretiens d'embauche avant celui-là, un pour me spécialiser en comptabilité chez KPMG et un autre pour faire de l'audit financier chez Ernst & Young, ma carrière aurait à chaque fois pris une voie différente. Je n'ai pas compris leurs deux refus, je pensais que d'avoir fait une douzaine de petits jobs comme serveur, vendeur ou même éboueur était un sacré avantage pour moi par rapport à mes concurrents (enfin, « camarades de classe » je veux dire) qui n'avaient connu, pour la plupart, que deux stages dans leur vie. Une prof m'avait alors fait un débrief en analysant mon comportement pendant ce type d'entretien, elle m'avait vu démonter et remonter plusieurs fois mon stylo Bic quatre couleurs pendant toute notre conversation. Je n'en revenais pas moi-même d'avoir osé faire ça. Elle m'avait fait prendre conscience que mon esprit s'évade souvent et que ça peut être très mal interprété. J'ai donc posé mes mains sur la table lors de mon troisième entretien et ça a marché, ils m'ont embauché.

J'ai donc commencé cette alternance de deux ans le 1^{er} janvier 2012 sur un site protégé, à la campagne.

J'ai rapidement cherché un appartement près de mon bureau et j'ai choisi le moins cher. Il y avait une poutre en plein milieu de ma porte d'entrée, je devais sauter au-dessus si j'étais pressé ou passer en dessous si j'étais nostalgique de la danse du limbo. Mon poste consistait à gérer un portefeuille d'achats pour des études scientifiques ou des travaux, à lancer des appels d'offres et à négocier les tarifs pour dénicher le meilleur rapport qualité-prix. J'ai appris en quelques jours à faire un nœud de cravate, je voulais venir tous les jours en costume. Un collègue m'a dit que je n'étais pas obligé de venir habillé comme ça quotidiennement, je lui ai répondu que je ne m'habillais pas pour ce que j'étais mais pour ce que je voulais devenir : millionnaire avant 30 ans. Est-ce que je voulais vraiment devenir riche ? Je n'en sais rien, mais il fallait bien que je me trouve un but dans la vie.

Plusieurs potes m'ont dit qu'ingénieur achats, c'était grave stylé comme job, que ça respirait l'intelligence, et que je pouvais être fier de moi. Je me répétais que si eux pensaient ça, ça devait sans doute être vrai. Je n'étais pas convaincu mais c'était moins problématique de les croire, ça m'évitait de remettre ma vie professionnelle en question alors qu'elle venait à peine de commencer.

Mon alternance a duré deux ans pendant lesquels je donnais tout, je voulais me faire bien voir par mes supérieurs. Je faisais parfois des tâches qu'ils ne me demandaient même pas de réaliser, par exemple en

leur proposant régulièrement des nouvelles techniques de travail pour améliorer notre productivité. Mais il faut faire preuve de tact quand on agit ainsi car présenter de la nouveauté, c'est indirectement critiquer tout ce qui est déjà en place. Je me souviens de mon N +1 m'annonçant qu'on recevait des Suisses pour négocier un contrat de plusieurs millions d'euros.

Il m'avait dit qu'il ne sentait pas l'acheteur chargé de cette négociation suffisamment impliqué. Je le revois me poser la question :

— Toi, tu te sens prêt pour t'en occuper, Flo ?

Au fond de moi je n'étais pas prêt, je n'étais qu'un alternant après tout. J'ai tout de même dit oui, même si je n'avais aucune crédibilité : je ne pouvais pas me permettre de manquer cette opportunité. J'ai alors demandé que le mot « alternant » soit retiré de l'étiquette sur la porte de mon bureau. Il fallait que j'arrive à leur faire croire, à eux et surtout à moi-même, que j'étais devenu un businessman. J'ai appliqué la même technique que celle que j'utilisais pour camoufler ma timidité. Ce n'est pas moi qui ai accueilli les Suisses, et encore heureux, car j'aurais vite perdu mes moyens. Non, c'est le personnage que j'interprétais qui a géré cette négociation : un homme d'affaires overbooké, sûr de lui, qui faisait ça depuis des années et non pas depuis quatre minutes comme moi. Il balançait des vannes de temps en temps pour montrer qu'il était à l'aise. Je le rendais sympa mais

pas trop car j'avais tout de même conscience que ça restait un rendez-vous professionnel.

Je me souviens, à la fin de notre réunion, leur avoir dit au revoir avec le sourire et m'être dépêché d'aller m'enfermer dans mon bureau pour faire retomber la pression et pour me féliciter moi-même de cette prestation. Je venais de prendre beaucoup de plaisir à incarner cet homme d'affaires qui m'a permis de gérer de manière efficace cette rencontre. J'ai donc, pendant toute ma carrière, utilisé ce personnage, cet *alter ego*, à chaque fois que je sentais que je perdais en assurance ou en crédibilité professionnelle. En jouant ce mec, je pouvais me permettre de viser haut et d'avoir les dents qui rayaient le parquet.

Une autre fois, j'ai carrément pris l'initiative, un dimanche soir, d'écrire le discours que mon directeur, mon N +2, devait faire quelques jours plus tard, sans qu'il m'ait demandé de l'aider. Je me suis même enregistré oralement pour lui présenter les intonations que je lui conseillais d'utiliser. C'était culotté de ma part mais c'est passé. Je lui ai également annoncé, pendant un entretien annuel, que mon objectif était clairement de devenir chef de mon service. Ça l'a fait marrer et il m'a expliqué qu'il fallait savoir rester discret sur ses ambitions.

Sauf que moi, c'était assumé, je ne voulais plus rester discret. Et heureusement que ce n'était pas mon objectif quand je vois que, des années plus tard,

Putain, j'ai survécu

certaines de mes vidéos ont dépassé les 10 millions de vues sur YouTube. Ça aurait été difficile de rester discret.

Je commençais à avoir une vie posée, métro, boulot, dodo – à la différence que moi, j'y allais en bagnole – avant l'arrivée de ma tumeur cérébrale qui a chamboulé ma vie entière et qui m'a fait découvrir ma nouvelle passion. Elles m'ont toutes deux offert ce que j'appelle « une seconde naissance ».

Les gens m'ont répété au fil des années que j'ai été fort, qu'ils n'auraient jamais eu mon courage. J'aurais sans doute fait partie de ces gens-là si ce n'était pas mon histoire.